

Lectures contemporaines du "deuxième sexe"

Autor(en): **Chaperon, Sylvie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **7 (2000)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-18307>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LECTURES CONTEMPORAINES DU «DEUXIEME SEXE»

SYLVIE CHAPERON

Cette année de cinquantenaire du *Deuxième sexe* permet d'observer la vitalité des études beauvoiriennes. Après le scandale de sa publication en 1949, puis l'engouement des années 1960 et 1970, l'essai avait ensuite traversé une phase de «backlash» dont on semble sortir à présent. Alimenté par la montée du libéralisme, le reflux du mouvement féministe et l'essor de la pensée de la différence portée notamment par des intellectuels français, ce rejet faisait du *Deuxième sexe* une sorte de monument vieilli tout juste bon à figurer dans les livres d'histoire.¹ Mais 50 ans après sa sortie, l'essai, loin d'être enterré dans l'oubli et l'indifférence, demeure lu, critiqué, commenté. Il continue toujours de faire réfléchir.² Un colloque international a réuni à Paris pendant cinq jours 130 intervenant(e)s de toutes disciplines venu(e)s de près de 40 pays différents.³ La Simone de Beauvoir Society a organisé deux jours de travaux à Lisbonne, à Buenos-Aires une trentaine de chercheurs ont travaillé sur l'ouvrage et son impact en Amérique latine,⁴ Ingrid Galster se propose de poser les bases d'une édition critique du *Deuxième sexe* du 10 au 13 novembre à Eichstätt, pour ne parler que des célébrations les plus connues.

La domination des Etats-Unis, du Royaume-Uni et des pays du nord de l'Europe dans la recherche apparaît flagrante. La «Simone de Beauvoir Society», bien qu'internationale se situe aux Etats-Unis.⁵ A cette inégale géographie des *gender studies* s'ajoute la vitalité des départements de «French Studies», de sorte que la production intellectuelle et féministe francophone est infiniment plus débattue, commentée, enseignée et valorisée Outre-Atlantique que dans l'hexagone. Le constat maintes fois observé par des chercheuses étonnées demeure en gros toujours valable: «Aucun universitaire français majeur ne travaille sur Beauvoir.»⁶ Il faut le nuancer cependant, en rappelant les travaux pionniers de Michèle Le Dœuff et quelques publications plus récentes mais de moindre ampleur.⁷ Le cinquantenaire annonce aussi quelques changements. Au colloque de Paris plus de 30 pays étaient représentés (seule l'Asie était absente) et de nombreuses universitaires françaises (historiennes, littéraires, économistes, philosophes) ont apporté leur contribution. Les journées d'hommage de Buenos Aires inaugurent aussi une décentralisation plus large de la recherche. ■ 51

La richesse même de ces travaux exclut d'en faire un tour d'horizon exhaustif.⁸ Trois thèmes d'investigation apparaissent particulièrement innovants: le renouveau des interprétations féministes, les analyses sur les origines de l'essai et celles sur sa réception.

LES INTERPRÉTATIONS FÉMINISTES

Les études féministes ont toujours été et demeurent la grande masse de la production sur Beauvoir. On assiste actuellement à une évaluation postmoderne positive de l'essai, à telle enseigne que Ruth Evans évoque une redécouverte en après-coup du *Deuxième sexe*.⁹ Ce rapprochement se fonde sur de nombreux points communs entre les préoccupations de Beauvoir et celles des postmodernes. Ainsi elle dénie explicitement la possibilité d'un point de vue universel et neutre, insistant au contraire sur une connaissance nécessairement subjective. Dimension à laquelle l'existentialisme, qui fait de l'existence un champ d'observation philosophique, donne ses lettres de noblesse. Elle n'a jamais prétendu vouloir construire un système philosophique, ni un «grand récit». Elle refuse les frontières entre les disciplines et mêle critique philosophique, extraits de littérature et de journaux intimes, anecdotes privées, et essai politique. Elle même goûte à tous les genres: roman, essai philosophique, théâtre, cinéma,¹⁰ mémoires, article, récit de voyage etc. Sa vie ne cesse de faire textes. Sa mise à nu corrosive des «mythes masculins» rejoint l'entreprise déconstructionniste de l'analyse des discours. Aussi nombreuses sont les analyses qui cherchent dans le *Deuxième sexe* des éléments de réponse aux préoccupations théoriques actuelles, telles les questions du sujet, du genre et du corps.

La réévaluation positive de Beauvoir après une période de backlash tient aussi au renouveau du féminisme radical ou du moins anti-différentialiste. La lecture opérée par Judith Butler et les commentaires nombreux qu'elle suscite illustrent cette tendance. Poussant les prémisses du *Deuxième sexe* jusqu'au bout, elle y voit une théorie qui «semble implicitement demander si le sexe n'était pas le genre tout le long». Elle estime que pour Beauvoir «tout effort pour prouver le corps «naturel» avant son entrée dans la culture est définitivement impossible, non seulement parce que l'observateur qui recherche ce phénomène est lui-même retranché dans un langage culturel spécifique, mais le corps l'est aussi. Le corps n'est, en effet, jamais un phénomène naturel.» Dès lors «le corps devient un choix, une façon de jouer et rejouer des normes de genre reçues, qui apparaissent comme autant de styles de la chair».¹¹ Le corps, lieu de mise en scène du genre, peut devenir un théâtre carnavalesque

Cette lecture amène deux remarques. Tout d'abord il n'est pas si clair chez Beauvoir que le genre précède les sexes. A deux reprises au moins, dans le chapitre sur la biologie et dans celui qui critique le matérialisme historique, elle pose les sexes comme des phénomènes naturels, sur lesquels s'élèvent ensuite la culture et la civilisation. Phénomènes naturels et inégaux puisque la femme mais non l'homme est divisée entre son aspiration à la transcendance et les «lois de l'espèce» qui aliènent son corps. Tout le problème étant d'interpréter ces affirmations au sein d'une théorie qui refuse tout déterminisme et affirme le primat du culturel. Ensuite Judith Butler qui plaide pour une fabrique prométhéenne de genres nouveaux semble réintroduire subrepticement le sujet sartrien tout puissant qu'aucune situation ne limite, à l'inverse de ce que pose Beauvoir.

Selon Sonia Kruks, Beauvoir ne fait pas du sexe un simple produit du genre. Sa phénoménologie relie la subjectivité au corps, un corps qui est à la fois un donné objectif (notamment par son rôle possible dans la reproduction humaine) et un construit social. Cette posture contourne donc et l'essentialisme et l'hyperconstructivisme. «Le sexe biologique est toujours présent en tant que donné dans l'expérience vécue du corps». Pourtant l'expérience vécue de notre corps n'est jamais «naturelle».»¹³ Sonia Kruks nous invite donc à explorer après Beauvoir «l'étrange équivoque de l'existence faite corps». ¹⁴ De plus, le concept de sujet en situation évite tout à la fois le piège de l'hyperconstructivisme de Foucault et celui du sujet-citadelle de Sartre. Il autorise donc la prise en compte simultanément de la liberté et de l'oppression. Ce sujet en situation signifie non seulement une liberté bornée par des contraintes matérielles ou sociales mais aussi une nécessaire intersubjectivité pour la construction du sujet (idée reprise d'Hegel et non de Sartre), d'où l'importance des mouvements de femmes pourtant négligés par Beauvoir en 1949. De même, pour Catriona Mackenzie, Beauvoir fournit une puissante analyse du processus de l'aliénation par lequel les femmes finissent par se penser, elles et leur corps comme objets, tout en résistant de multiples façons.¹⁵ Cette conception du sujet qui mêle toujours liberté et oppression, lucidité et aliénation, innovation et tradition, offre aussi un outil pour analyser la pensée de Beauvoir elle-même, dans laquelle se lit à la fois l'aliénation et la libération.

Ce partage est assez net en ce qui concerne les contradictions et tensions internes qui traversent le *Deuxième sexe* et qui suscitent toujours de nombreux commentaires. Les pages sur le corps féminin, la sexualité féminine et la maternité provoquent une certaine perplexité. La question n'est pas nouvelle. Emmanuel Mounier, philosophe du personnalisme et fondateur de la revue *Esprit* remarque le premier l'ambivalence de certaines formules de Beauvoir.¹⁶ Mais la recherche sur ces ambiguïtés a longtemps été surdéterminée. A ■ 53

la suite de Suzanne Lilar, les antibeauvoiriennes s'en servent pour discréditer l'ouvrage, rendu ainsi incohérent voire sexiste de sorte que les beauvoiriennes choisissent inversement de leur conférer un sens positif.¹⁷ D'un camp à l'autre les interprétations varient donc grandement. Antoinette Fouque accuse Simone de Beauvoir de masculinisme et de matricide; dans le même registre, Mary Evans voit en elle un mépris tout patriarcal et élitiste pour les femmes et les mères.¹⁸ Françoise d'Eaubonne, Geneviève Gennari, et à leur suite bien d'autres, ont attribué à Sartre et à son «antiphysis» les passages très durs sur la physiologie féminine.¹⁹ Colette Audry y voit une stratégie pédagogique qui oblige ses lectrices à dégorger la «boue culturelle» qu'elles ont assimilée.²⁰ Margaret Atack reprend une idée assez similaire pour qui ses passages miment le langage phallogocentrique pour mieux le dénoncer.²¹ Pour d'autres encore, la phénoménologie explique la plupart de ces développements qui n'expriment aucune vérité ontologique mais la manière dont les femmes (à la suite des hommes) se pensent elles-mêmes et leur propre corps. De ce fait «ces descriptions qui représentent le corps féminin comme immanent, loin de se montrer problématiques pour l'analyse de l'oppression chez Beauvoir, fournissent en fait une puissante preuve de l'oppression des femmes».²²

La plupart de ces interprétations s'invalident mutuellement. Comment placer Beauvoir du côté du patriarcat alors qu'elle n'a pas cessé de lutter contre? Comment transformer l'exposé biologique introductif en pur exercice de phénoménologie? Peut-être le temps est-il venu d'aborder sereinement ces contradictions sans verser ce dossier ni à charge ni à la défense. La conception beauvoirienne du sujet se montre alors particulièrement utile. Elle permet de voir comment Beauvoir conteste les «mythes» masculins tout en en demeurant partiellement prisonnière, ou comment la liberté de Beauvoir est bornée par sa situation. Pour ma part, ces contradictions représentent autant d'échecs pour une perspective constructiviste qui s'attaque de manière pionnière aux nouveaux discours de la psychanalyse et de la sexologie.²³ Toril Moi y voit une névrose particulière liée à un œdipe non résolu. Elle décrit de plus la position singulière de Beauvoir à la fois centrale et marginale dans les champs qui structurent le milieu intellectuel français de sa génération. A la fois le produit de la sélection élitiste et arrogante de l'agrégation de philosophie et discriminée parce que femme, et «d'autant plus asservie aux mécanismes du champ qu'elle ignore les deux aspects de sa position».²⁴ Pour Joan W. Scott le droit de vote ouvre lui même un nouvel espace paradoxal pour le féminisme, entre l'égalité proclamée des citoyens, femmes ou hommes et l'inégalité des sujets femmes et hommes.²⁵ Le débat n'est pas clos, mais la perspective qui débusque chez Simone de Beauvoir à la fois les efforts pour se libérer des discours dominants

54 ■ et les traces d'une aliénation à ces mêmes discours me semble la plus pertinente.

AUX ORIGINES DU «DEUXIEME SEXE»

Les recherches qui portent sur l'élaboration de l'essai poursuivent dans la même direction. Se refusant à la seule évaluation *a posteriori*, elles replacent l'ouvrage au sein des connaissances et systèmes de pensée sur le genre dont l'auteure pouvait disposer dans les années '40. Elles s'attellent à une analyse historique des matériaux utilisés par Beauvoir ou au contraire négligés et des annexions, des critiques ou des adaptations faites sur cette matière de départ. Cette démarche permet de lire les développements beauvoiriens à la lumière des acquis postérieurs, tout en les insérant dans leur contexte scientifique et idéologique. Il s'agit donc de contextualiser le livre au sein des nombreuses trames discursives qui le traversent ce qui autorise une évaluation des apports et des limites du *Deuxième sexe*. Pour reprendre ses propres mots Beauvoir existe dans une certaine situation historique qu'il faut mettre à jour. A présent, l'ouvrage qui n'offrait souvent qu'un prétexte à des affirmations très éloignées de sa réalité textuelle devient de plus en plus un objet d'exégèses érudites.

A cet égard les essais d'histoire de la philosophie se taillent la part du lion. Depuis les enquêtes pionnières de Michèle Le Dœuff et de Margaret Simons, la créativité philosophique de Beauvoir est dorénavant prise très au sérieux et soigneusement inventoriée par Sonia Kruks, Karen Vintges, Debra Bergoffen et Eva Lundgren-Gothlin.²⁶ Comme toute œuvre philosophique, la sienne se nourrit d'influences multiples, celle de Sartre bien sûr mais aussi de Kierkegaard, Heidegger, Hegel lu à travers Kojève, Marx, Merleau-Ponty et la liste pourrait s'allonger. Beauvoir emprunte à l'un et à l'autre pour créer un système original adapté à son objet qui, de ce fait ne peut être enfermée dans aucune filiation exclusive. La lecture des *Carnets de jeunesse* de 1927 à 1929 par Margaret Simons montre d'ailleurs combien la jeune Beauvoir était avide de philosophie, au point de vouloir y consacrer sa vie. Les relations entre soi et les autres constituaient déjà un motif majeur de son travail de réflexion.²⁷

L'influence réciproque entre Sartre et Beauvoir demeure très discutée. La question n'est pas neuve mais la réponse s'est inversée au cours du temps. Les articles les plus critiques qui accueillirent en France la sortie de l'essai attaquaient Sartre à travers son «élève la plus douée» ou sa «première disciple» surnommée «La Grande Sartreuse» ou «Notre-Dame de Sartre» pour l'occasion. La formule s'est maintenue ensuite et Simone de Beauvoir est restée longtemps dans l'ombre du grand existentialiste. Sauf pour les féministes: le premier ouvrage analytique sur *Le deuxième sexe*, resté injustement méconnu, relève la «salutaire dissidence existentialiste» qui s'y trouve à l'insu de son auteure.²⁸ Contrairement à *L'Être et le néant*, *Le deuxième sexe* ne postule pas ■ 55

une liberté humaine absolue, déconnectée des réalités sociales. «Pour la femme telle qu'elle la présente, il ne revient pas du tout au même de récuser des caserols ou de militer, d'écrire, de créer.»²⁹

Trois décennies plus tard, la démonstration resurgit et fait son chemin. Le concept de «situation», très présent dans *Le deuxième sexe* relativise singulièrement la liberté sartrienne. De fil en aiguille, Simone de Beauvoir, loin de se contenter d'appliquer l'existentialisme de Sartre, innove sur plusieurs points capitaux, elle approche le marxisme avant lui, s'inspire davantage de la phénoménologie, construit le concept d'Autre social bien avant qu'il n'apparaisse dans le *Saint Genêt*. Un pas de plus est franchi par Kate et Edward Fullbrook qui n'hésitent pas à tordre le bâton dans l'autre sens, pour faire de Sartre un imitateur de Beauvoir, cette fois.³⁰ La démonstration qui fait de *L'invitée* un manifeste existentialiste précurseur de *L'Être et le néant*, s'appuie surtout sur deux éléments. D'une part sur les fortes similitudes qui existent entre les deux textes et qui sont relevées depuis longtemps par les premiers commentateurs (notamment Merleau-Ponty). Et d'autre part sur une analyse fine de la chronologie que la publication des journaux et correspondances des deux philosophes autorise. Selon eux, la lecture du manuscrit de *L'invitée*, cinq mois avant que Sartre ne commence *L'Être et le néant*, serait à l'origine de ses thèmes philosophiques. De plus, les Fullbrook n'hésitent pas à placer cette appropriation dans l'ordre du conscient, volontairement camouflée ensuite par la légende du couple.

La thèse iconoclaste des Fullbrook tort le cou aux croyances et thèses les plus solidement établies. Sartre, Beauvoir et à leur suite tous leurs adeptes voient en lui un génie philosophique et en elle une essayiste et romancière au mieux très douée. Ainsi, tandis que Sartre écrit à Beauvoir, ce même mois de février 1940 «Vous avez écrit un beau petit roman», elle ne tarit pas d'éloges admiratives sur les quelques fragments de philosophie qu'il lui envoie. Par la suite, les études beauvoiriennes ont eu le plus grand mal à établir l'autonomie philosophique de Beauvoir. L'accusation des Fullbrook, grave, est on s'en doute, très critiquée.³¹ De toute évidence, le dossier des apports réciproques de Beauvoir et Sartre à l'existentialisme est loin d'être fermé. On peut s'attendre à un affinement de l'analyse. Il serait d'ailleurs souhaitable que les mondes trop souvent étanches l'un à l'autre des sartrologues et des beauvoirologues confrontent leurs approches et leurs conclusions. Mais du moins, ces travaux contestés ont le mérite de susciter de nouveaux travaux.

Mais la philosophie ne constitue ni la seule, ni même la principale nourriture de cet essai, même si elle lui fournit son armature et ses postulats. Sa nature encyclopédique invite à une investigation multiple des disciplines travaillées

56 ■ par Beauvoir. La biologie, la sexologie, la psychanalyse, l'histoire et notam-

ment l'histoire des femmes sont très présentes, et pas seulement dans les chapitres qui les concernent au premier chef. Mais en ce domaine les études se font rares. *Le deuxième sexe*, s'il a beaucoup fait réfléchir les philosophes et les littéraires, n'a pas encore rencontré beaucoup d'historien(ne)s des idées. Sur ces sujets domine encore l'analyse rétrospective. Le chapitre «La lesbienne» provoque de nombreuses discussions, par exemple. Au seul colloque parisien, cinq communications portaient sur ce sujet, lisant Beauvoir à travers les analyses matérialistes, Judith Butler ou la théorie Queer. Ces communications mettent en avant à la fois les pistes introduites par Beauvoir et poursuivies ensuite (le refus de la pathologie, l'idée d'une sexualité alternative à la domination masculine) et les aspects normatifs que contient son chapitre. Mais peu prennent la peine de replacer la réflexion beauvoirienne au sein de son contexte discursif ou social. Pablo Ben montre que la plupart des histoires de la sexologie ou de l'homosexualité ne s'attardent pas sur *Le Deuxième sexe* quand elles le mentionnent.³² Comment se situe Beauvoir dans la sexologie en plein développement depuis la fin du 19^e siècle? Que sait-elle, qu'utilise-t-elle, que rejette-t-elle de tous les théoriciens qui ont constitué cette discipline? Opte-t-elle pour des sources plus subjectives? Quelle littérature (lesbienne ou sur les lesbiennes) prend-elle en compte? Les mêmes questions se posent concernant la biologie ou l'histoire des femmes. Que connaît-elle des théories de la détermination chromosomique et hormonale du sexe qui se développent alors? L'histoire des femmes qu'elle esquisse se montre-t-elle plus originale ou en retrait des récits de son temps? Elisabeth Roudinesco signale dans son histoire de la psychanalyse la critique pionnière du monisme sexuel de Freud.³³ Mais Toril Moi se demande pourquoi elle n'utilise pas K. Jung, ou M. Klein bien mieux à même d'étayer ses remarques. De telles recherches autoriseraient une connaissance bien supérieure de l'essai et du coup éclaireraient les raisons de sa notoriété durable. Car la modernité du *Deuxième sexe*, ce qui en fait un ouvrage inaugural de la deuxième vague, vient précisément de ce qu'il tente de répondre à la fabrique discursive du sexe faite par la sexologie et la psychanalyse (le marxisme aussi), ces nouveaux savoirs contre lesquels le féminisme de la première vague se trouvait bien désarmé et qui accaparèrent la seconde vague.

L'évolution du féminisme de Beauvoir ne doit pas être négligée. Dès les années '60 elle juge *Le deuxième sexe* trop individualiste. Claudine Monteil rappelle opportunément sa participation à de nombreuses initiatives du MLF qui radicalisent considérablement ses positions.³⁴ Il faut souhaiter des analyses plus fines à la suite de l'essai de Jacques Zéphir, qui prennent en compte les textes découverts depuis, notamment les conférences où les interviews prononcées lors de ses voyages à l'étranger.³⁵

LES RECEPTIONS

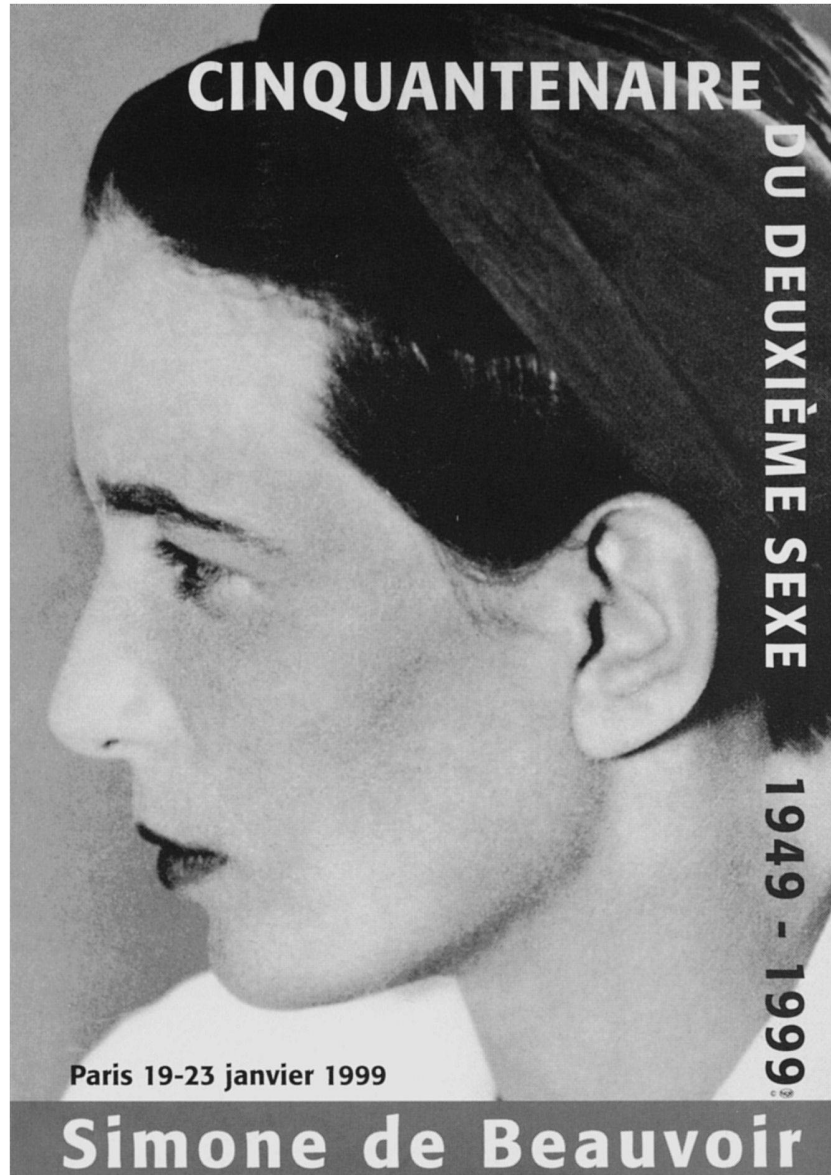
Les études sur la réception du *Deuxième sexe* figurent parmi les points les plus novateurs de ces dernières années.³⁶ En se multipliant, elles autoriseront bientôt une approche fine de l'impact du livre en fonction de critères nationaux, historiques ou sociaux précis. En France, le climat (très violent) de la guerre froide, la position hégémonique occupée par Sartre et la ligne neutraliste adoptée quelques mois par *Les Temps Modernes* expliquent pour une très large part l'ampleur des réactions et leur physionomie. Mais les critiques de 1949 révèlent aussi à quel point la sexualité féminine devient un enjeu majeur de clivage entre les intellectuel(le)s.³⁷ Les catholiques traditionnels et les communistes orthodoxes occupent à cet égard une position symétrique de refus (de la contraception, du plaisir, et même de la simple prise de parole des femmes), même si c'est au nom d'arguments différents. Sans surprise au vue du précédent français, les environnements les plus réticents sont donc les pays catholiques et communistes. Dans les pays sous influence de l'Eglise catholique, l'ouvrage mis à l'Index, circule quasiment clandestinement. C'est le cas du Québec, ou de l'Espagne franquiste. Dans les pays communistes *Le deuxième sexe* figure aussi sur une liste d'ouvrages interdits, mais là aussi la censure n'est pas parfaite et des copies existent. Ailleurs, le climat de la guerre froide joue un rôle peu favorable au *Deuxième sexe*, par exemple aux Etats-Unis où les critiques de l'ère McCarthyiste se montrent plutôt sévères.

Dans de nombreux cas, le livre ne donne pas lieu à des critiques abondantes, d'où une prévalence des lectures privées silencieuses qui ne produiront leurs effets que tardivement. En Argentine, l'ouvrage traduit en Castillan par Pablo Palant sort avant la chute du premier gouvernement péroniste, en 1954 chez Siglo XX. Marcela Nari remarque que la place donnée à cet ouvrage dans les souvenirs des militantes des années 1950 et 1960 est sans commune mesure avec celle que lui consacrent les revues politico-littéraires de ces mêmes décennies.³⁸ En fait il semble que le livre était d'autant moins commenté que la menace féministe semblait écartée, ainsi dans la Suisse qui venait à nouveau de repousser le droit de vote des femmes.³⁹

Les questions de traduction fournissent un terrain de recherche encore peu exploré. L'étude de Margaret Simons sur les omissions, coupes et erreurs opérées par le premier traducteur en langue anglaise, M. Parshley, offre un exemple qui pourrait être repris pour la plupart des anciennes traductions.⁴⁰

L'impact de l'œuvre parmi les différentes générations féministes donne lieu à d'autres recherches. Là comme ailleurs les textes anglophones dominent et font preuve d'une singulière méconnaissance de l'histoire du féminisme français. A

58 ■ leur décharge il faut reconnaître que les françaises n'ont guère contribué à le



Affiche de la journée organisée à l'occasion du 50e anniversaire de la parution du «Deuxième sexe» de Simone de Beauvoir à Paris, en janvier 1999.

faire connaître, surtout en ce qui concerne les années 1950 et 1960, largement sous-explorées par l'historiographie.⁴¹ A leur tour, elles ignorent d'ailleurs superbement la littérature anglophone des études beauvoiriennes pourtant largement dominantes, se condamnant ainsi à les répéter. Ni Mona Ozouf, ni Françoise Rétif ne mentionnent un seul titre étranger non traduit.⁴² Toute culture nationale aborde ses voisines à travers son propre filtre. La «singularité» ou «l'exception» «françaises autoproclamées par bien des intellectuel(le)s situent ainsi la guerre des sexes ailleurs, aux Etats-Unis ou dans une plus vague anglo-saxonne».⁴³ Ce procédé qui spécifie le genre en France par rapport au repoussoir américain se trouve déjà chez Beauvoir et devrait faire l'objet d'une belle étude. Outre-Atlantique, le *French feminism*, quant à lui, circonscrit précisément les tendances antibeauvoiriennes. Le malentendu semble en passe de se dissiper. Catherine Rodgers prend en tout cas bien soin de présenter la variété des tendances dans son tour d'horizon des rapports entre les féministes françaises et Simone de Beauvoir.⁴⁴ Mais un autre mythe perdure: l'idée commune selon laquelle *Le deuxième sexe* aurait été finalement très peu débattu en France. Ce qui est tout simplement faire fi de plusieurs décennies de commentaires ininterrompus. Même les chercheuses les mieux informées répètent après Toril Moi que la biographie de Geneviève Gennari (1958) constitue le premier essai féministe français sur le livre, oubliant (parmi d'autres) *Le complexe de Diane* de Françoise d'Eaubonne (1951) pourtant beaucoup plus radical et innovant.⁴⁵ Certes si l'on adopte une position étroitement nominaliste, les écrits féministes sur Beauvoir sont peu nombreux jusqu'à la fin des années '60. Mais si les auteur(e)s (tout comme Beauvoir) ne se disent pas aisément féministes c'est précisément parce qu'ils ou elles participent à cette longue étape de redéfinition qui aboutit au néo-féminisme. Citons pour les seules années '50 les protestants qui élaborent une anthropologie des sexes inspirée de Karl Barth, des chrétiens progressistes reprenant le personnalisme d'Emmanuel Mounier, certains intellectuels de gauche très proches de l'existentialisme, etc. Dans les années '60 tous les ouvrages sur les «questions féminines» selon la terminologie de l'époque, et ils sont innombrables, se situent par rapport à Beauvoir. A partir du milieu des années '60 un clivage s'opère nettement entre ses partisans et ses adversaires. Dans le même temps les avocates de Beauvoir se radicalisent et vont plus loin que *Le deuxième sexe* sur plusieurs points, tant stratégiques (elles estiment que les femmes doivent se regrouper entre elles pour leurs luttes) que conceptuels (sur la critique du freudisme ou de la sexualité). Bref, bien avant 1970 et la naissance du MLF, *Le deuxième sexe* se trouve constamment au cœur des débats sur les femmes, qu'ils se disent féministes ou non. Les lectures féministes du *Deuxième sexe* ont une histoire qu'il convient de ne pas simplifier

60 ■ et qui reste largement à faire pour les années 1950 et 1960. On comprendrait

alors mieux l'émergence de la deuxième vague. *Le deuxième sexe* en effet, a eu une influence beaucoup plus forte sur les militantes de ces décennies que par la suite où il demeure sans doute implicite mais devient moins souvent cité. Ainsi les études beauvoiriennes, soucieuses de conjuguer sous tous ses aspects la notion de sujet en situation, ont un bel avenir devant elles.

Notes

- 1 Sylvie Chaperon, «Le deuxième sexe, 50 ans de lecture et de débats en France», in Sylvie Chaperon, Christine Delphy (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième sexe*, Paris, à paraître; Ingrid Galster, «La fin d'une époque? Simone de Beauvoir dans la presse française», *Lendemains* 43-44 (1986) et «Une femme machiste et mesquine». La réception des écrits posthumes de Simone de Beauvoir dans la presse parisienne», *Lendemains* 61 (1991); Jo-Ann Pilardi, «The Changing Critical Fortunes of The Second sex», *History and Theory: Studies in the Philosophy of History* 32.1 (1993).
- 2 Ursula Fabijancic, «Le deuxième sexe 1949-1999: Our Continuing Dialogue with Simone de Beauvoir», in «The golden anniversary of the Second Sex», *Simone de Beauvoir Studies* 15 (1998-1999), 1-16.
- 3 Organisé par Christine Delphy et Sylvie Chaperon sous le patronage de l'Unesco et du Ministère de la Culture du 19 au 23 janvier 1999. Une partie des contributions sont à paraître chez Syllepse.
- 4 Journées d'hommage à Simone de Beauvoir en el Cincuentenario de «El segundo sexo», 5 et 6 août 1999 organisées par Nora Dominguez, Maria Gabriela Mizraje, Marcela Nari et Margarita Roulet.
- 5 La Simone de Beauvoir Society, fondée en 1981 compte près de 200 adhérents du monde entier. Elle publie un bulletin (*Simone de Beauvoir Studies*) et une lettre mensuelle (*Simone de Beauvoir Society Newsletter*) et organise rencontres et colloques sur Beauvoir. Elle est présidée par Yolanda A. Patterson, 440 La Mesa Drive, Menlo Park, CA 94028-7455, USA, e-mail: guyopat@aol.com
- 6 Ruth Evans «Introduction: The Second Sex and the postmodern», in Ruth Evans (dir.), *Simone de Beauvoir's The second Sex. New interdisciplinary essays*, Manchester 1998, 5.
- 7 Michèle Le Dœuff, *L'étude et le rouet*, Paris 1989, 378; Mona Ozouf, *Les mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris 1995; Françoise Rétif, *Simone de Beauvoir. L'autre en miroir*, Paris 1998.
- 8 On peut avoir une idée de cette richesse en consultant les déjà trop anciennes bibliographies qui existent: Joy Bennett, *Simone de Beauvoir: an annotated bibliography*, New York 1988; Joan Nordquist, «Simone de Beauvoir, a bibliography», *Social Theory, a bibliographic serie. Reference and research service* 23 (1991).
- 9 Evans (comme note 6), 1. Tout récemment deux livres ont paru que je n'ai malheureusement pas pu consulter pour cet article: Elisabeth Fallaize (dir.), *Simone de Beauvoir: A Critical Reader*, New York 1998; Ursula Tidd (dir.), *Simone de Beauvoir: Gender and Testimony*, Cambridge 1999.
- 10 Geneviève Sellier, *Simone de Beauvoir et le cinéma des années 1960*, in Chaperon/Delphy (comme note 1).
- 11 Judith Butler, «Sex and Gender in Simone de Beauvoir's Second sex», *Yale French Studies* 72 (1986), 46.
- 12 Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York 1990.
- 13 Sonia Kruks, «Genre et subjectivité: Simone de Beauvoir et le féminisme contemporain», *Nouvelles questions féministes* 14.1 (1993), 21.

- 14 *Le deuxième sexe*, t. II, 658, cité par Kruks (comme note 13), 20.
- 15 Catriona Mackenzie, «A certain lack of symmetry: Beauvoir on autonomous agency and women's embodiment», in Evans (comme note 6), 122–158.
- 16 Emmanuel Mounier, «La condition humaine. Simone de Beauvoir: Le deuxième sexe», *Esprit* 12, 17 décembre 1949.
- 17 Suzanne Lilar, *Le malentendu du deuxième sexe*, Paris 1969.
- 18 Antoinette Fouque, «Il y a deux sexes», in M. Negron (dir.), *Lecture de la différence sexuelle*, Paris 1994; Mary Evans, *Simone de Beauvoir. A Feminist Mandarin*, London 1985; voir la lecture critique opérée par Christine Delphy, «Aspects moralistes et anachroniques dans les récentes biographies en langue anglaise de Simone de Beauvoir» lors du 7e colloque international de la Simone de Beauvoir Society, Lisbonne, 18–20 juin 1999.
- 19 Françoise d'Eaubonne, *Le complexe de Diane*, Paris 1951; Geneviève Gennari, *Simone de Beauvoir*, Paris 1958.
- 20 Colette Audry, Michelle Coquillat, «Simone de Beauvoir» in *Femmes et société*, t. 4, Paris 1981, 70–121.
- 21 Margaret Atack, «Writing from the centre: ironies of otherness and marginality», in Evans (comme note 6), 31–58.
- 22 Mackenzie (comme note 15), 144.
- 23 «La deuxième Simone de Beauvoir», *Les Temps Modernes* 593 (1997), 112–143.
- 24 Toril Moi, *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Paris 1995, chapitre 2: «La formation d'une intellectuelle», 99.
- 25 Joan W. Scott, *La citoyenne paradoxale. Les féministes françaises et les droits de l'homme*, Paris 1998, 227 et sq.
- 26 Le Dœuff (comme note 7); Margaret A. Simons, *Beauvoir and The Second Sex*, Boston 1999; Sonia Kruks, *Situation and human Existence: Freedom, Subjectivity and Society*, New York 1990; Debra B. Bergoffen, *The Philosophy of Simone de Beauvoir: Gendered Phenomenologies, Erotic Generosities*, Albany 1997; Karen Vintges, *Philosophy as Passion: The Thinking of Simone de Beauvoir*, Bloomington 1996; Eva Lungren-Gothlin, *Sex and Existence: Simone de Beauvoir's The Second Sex*, Londres 1996.
- 27 Margaret Simons, «The Search for Beauvoir's Early Philosophy», *Simone de Beauvoir Studies* 14 (1997) 13–28, repris in Simons (comme note 26).
- 28 D'Eaubonne (comme note 19), 110 et sq.
- 29 Ibid., 114.
- 30 Kate et Edward Fullbrook, *Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre. The Remaking of a Twentieth-Century Legend*, New York 1994; Kate et Edward Fullbrook, *Simone de Beauvoir. A critical introduction*, Cambridge 1998.
- 31 Hazel Barnes, «The Question of Influence: Response to Margaret Simons», *Simone de Beauvoir Studies* 15 (1998), 40–47.
- 32 Pablo Ben, *Invisibilidad del lesbianismo y visibilización en El Segundo Sexo*, communication lors du Cincuentenario de «El segundo sexo», Buenos Aires, 5 et 6 août 1999.
- 33 Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France: la bataille de 100 ans*, Paris 1986.
- 34 Claudine Monteil, *Simone de Beauvoir, le mouvement des femmes*, Paris 1996.
- 35 Jacques Zéphir, *Le néo-féminisme de Simone de Beauvoir. Trente ans après le deuxième sexe: un post-scriptum*, Paris 1982.
- 36 Björn Larsson, «La Réception des Mandarins», *Etudes romanes de Lund* 41 (1988), avait ouvert la voie suivit des textes suggestifs de Toril Moi (comme note 24).
- 37 Sylvie Chaperon, «Haro sur le Deuxième sexe», in Christine Bard (dir.), *Un siècle d'anti-féminisme*, Paris 1999, 269–283.
- 38 Marcela Nari, «No se nace feminista, se llaga a serlo. Lecturas y recuerdos de Simone de Beauvoir en Argentina, 1950 y 1990», communication faite lors des Jornadas de homenaje a Simone de Beauvoir (comme note 4).
- 62 ■ 39 Gaby Sutter, Regina Wecker, «The Second Sex or «Women in the Playpen»; reactions

- to Simone de Beauvoir's *Second sex* in Switzerland 1949–1970», in Chaperon/Delphy (comme note 1).
- 40 «The Silencing of Simone de Beauvoir: Guess What's Missing from The Second Sex», in Simons (comme note 26), 61–72.
- 41 Claire Duchon, *Women's Rights and Women's Lives in France 1944–1968*, London 1994; Sylvie Chaperon, *Les années Beauvoir*, Paris à paraître en février 2000.
- 42 Voir la note 7.
- 43 Le sous-titre des *Mots des femmes* de Mona Ozouf est *Essai sur la singularité française* (voir note 7).
- 44 Catherine Rodgers, *Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris 1998.
- 45 Moi (comme note 24), 115; Lundgren-Gothlin (comme note 26), 5; Catherine Rodgers, «The influence of The Second Sex on the French feminist scene», in Evans (comme note 6). 62

ZUSAMMENFASSUNG

STUDIEN ZU SIMONE DE BEAUVOIR

Die Beauvoir-Studien erleben in jüngster Zeit eine wichtige Renaissance, die dieses Jahr durch den 50. Geburtstag von *Le Deuxième sexe* allgemein sichtbar gemacht worden ist. Es scheint, dass die Dominanz eines der Differenz verpflichteten Feminismus und der unter der Bezeichnung des «Französischen Feminismus» zusammengefassten Intellektuellen umgestossen wurde. In der Folge haben Untersuchungen Simone Beauvoir neu entdeckt, und beschäftigen sich mit ihr auf der Basis zum Beispiel von Arbeiten Judith Butlers. Dabei erweisen sich die in *Le deuxième sexe* gewählten Perspektiven insbesondere auch die Ideen über den Körper, das soziale Subjekt und der Freiheit als noch immer nützliche Ausgangspositionen.

Diese Konzeptionen sind auch am Werk bei der Multiplikation der Studien über den Entstehungsrahmen des Denkens von Beauvoir. Simone de Beauvoir wird wahrgenommen als ein Subjekt, das schöpferisch ist, aber auch gefangen in einer bestimmten historischen Situation. Sie nahm verschiedenste Diskurse zum Geschlecht und zum Existenzialismus, wie sie in den 1940er Jahren in Frankreich auftraten, bearbeitend auf. Forscherinnen fragen sich ausserdem, welche Rezeption die Thesen, die Beauvoir formulierte, in den verschiedenen Ländern und entsprechend der Zeit, in der die Übersetzungen erfolgten, erfahren haben. Die Summe dieser Forschungen über das Denken Beauvoirs, seine Entstehung und Rezeption (be)schreibt so die Geschichte der Diskurse über das Geschlecht seit den 1950er Jahren.

(Übersetzung Béatrice Ziegler)